



In Situ

Revue des patrimoines

18 | 2012

Le cheval et ses patrimoines (1ère partie)

Pratique de l'équitation au Moyen Âge d'après les textes littéraires

Pascale Bourgain



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/insitu/9721>

DOI : 10.4000/insitu.9721

ISSN : 1630-7305

Éditeur

Ministère de la culture

Référence électronique

Pascale Bourgain, « Pratique de l'équitation au Moyen Âge d'après les textes littéraires », *In Situ* [En ligne], 18 | 2012, mis en ligne le 31 juillet 2012, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/insitu/9721> ; DOI : 10.4000/insitu.9721

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.



In Situ Revues des patrimoines est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Pratique de l'équitation au Moyen Âge d'après les textes littéraires

Pascale Bourgain

- 1 Moyen de transport essentiel et source d'énergie au Moyen Âge, surtout depuis la diffusion de l'étrier, et jusqu'à l'invention de la machine à vapeur, le cheval occupait dans la société, l'économie et les rapports de puissance une place équivalente à une bonne partie de nos sources d'énergie – il n'avait comme auxiliaires que le vent et l'eau domestiqués par les moulins, et le complément de quelques autres animaux domestiques, ânes, bœufs¹ et vaches. Mais, dans les textes dont je vais m'occuper, cette omniprésence est le plus souvent implicite : les gestes simples qui accompagnent son utilisation, aller le chercher à l'écurie, l'attacher quand on s'arrête, s'occuper de son confort, semblent si évidents qu'ils ne sont pas rapportés, pas plus que nos romans ne parlent généralement des gestes nécessaires à démarrer une voiture ou à allumer l'électricité quand on entre dans une pièce.
- 2 Il existe évidemment des traités d'hippiatrie, que je laisse de côté : on savait bien sûr observer les chevaux et les soigner, et l'empirisme s'ajoutait aux observations séculaires de la médecine antique². Je n'insisterai pas non plus sur l'impact économique, qui a été fort bien étudié³, ni sur l'utilisation du cheval à la guerre, sujet abondamment traité par les historiens de l'art militaire, par exemple pour son impact sur les grandes batailles de la guerre de Cent ans.
- 3 Je voudrais rassembler quelques passages destinés à illustrer non le savoir-faire des professionnels et des palefreniers, mais l'utilisation quotidienne de la plus noble conquête de l'homme. Elle nous apparaît dans des détails, au détour de récits qui ne visent pas à nous la faire connaître, parce que cela va de soi : ils nous révèlent involontairement, même s'ils racontent des hauts faits ou des prodiges, ce que des gens du Moyen Âge considéraient comme vraisemblable s'agissant d'équitation, ou ce qu'ils avaient observé des attitudes du cheval et du cavalier.

Le symbolisme

- 4 Il existe bien sûr des chevaux de différente qualité. Du roncín, cheval de charge, au destrier, en passant par les palefrois des ecclésiastiques et des dames, les chevaux représentent des investissements très différents – là encore, je ne me pencherai pas sur les livres de compte des princes de la fin du Moyen Âge pour voir jusqu'où ils acceptaient d'aller dans la dépense⁴. Mais, pour l'achat et l'entretien, un cheval même modeste implique une certaine charge économique, puisque c'est le plus grand et le plus exigeant des animaux domestiques, et la pensée symbolique lui attache une connotation de puissance et d'ostentation.
- 5 La pensée des clercs, imprégnée de lectures bibliques, reste héritière de la rancune des Hébreux poursuivis par les chevaux de Pharaon. Faire tomber le cheval et le cavalier est le vieux rêve d'un peuple opprimé. Le fils de David Absalon s'enfuyant à cheval et qui demeure pendu accroché à une branche présente en fâcheuse posture le fils trop gâté d'un héros qui, lui, allait combattre à pied, au moins en ses jeunes ans. Il ne faut donc pas s'étonner que le cheval soit souvent une marque d'orgueil dans la Bible, dans des passages souvent repris par la liturgie. Et, si nous prenons au hasard une des distinctions du XIII^e siècle qui rassemblent les interprétations que l'on peut faire des notions rencontrées dans les passages bibliques commentés lors des sermons, nous trouvons plus souvent le cheval interprété comme orgueil ou lubricité que de façon positive. Car, parmi les textes allégués, seul un passage de Job 39, 19 reconnaît au cheval la force et le hennissement, et ceci seulement peut être pris de façon positive en l'assimilant au prédicateur, doté de la force et de la parole. Le reste insiste sur l'orgueil terrestre (Ecclésiaste 10, 7, Genèse 49, 17), ou la sottise du cheval et du mulet (psaume 31, 9)⁵. Il ne faut donc pas s'étonner que les chevaux, liés au monde et à la puissance temporelle, fassent partie de ce à quoi devraient en principe renoncer les clercs. Pas totalement bien sûr : il y a les raisons de santé, les intérêts de l'établissement, le prestige qui justifient que les prélats montent ou possèdent des chevaux comme les puissants du siècle. Mais enfin, les grands chevaux d'un ecclésiastique peuvent lui être reprochés comme contraires à l'humilité attendue. Le Christ a fait son entrée à Jérusalem monté sur un âne, pas sur un cheval, rappelle-t-on à l'occasion aux prélats cavaliers. Le cheval est arrogant comme l'âne est humble, dans tous les *exempla* utilisés dans les sermons. Grégoire de Tours raconte comment un jeune aristocrate, qui se fait clerc pour échapper à son père, une brute qui a assassiné sa femme, montait un âne au lieu d'un cheval (il juge digne de remarque cet acte d'humilité)⁶. Grégoire le Grand, à peu près à la même époque, parle de l'abbé Equitius qui prenait la plus mauvaise rosse (*jumentum*) de son couvent et l'équipait avec un licol pour mors et une peau de mouton pour selle⁷. Les conciles tentent cependant de limiter le nombre de montures (*evectio*) disponibles pour les prélats, montrant ainsi que la réalité devait être beaucoup moins humble – et apparemment les chevaux des prélats ne gênent plus personne à partir du X^e-XI^e siècle.
- 6 On a, dans les récits hagiographiques, des notations qui prouvent qu'on jugeait normal que même un saint ermite dispose d'une monture (et d'un serviteur pour s'en occuper) : Goar (VIII^e siècle), monte un âne et son serviteur un mulet pour se rendre à la convocation de son évêque⁸. Mais Valère de Bierzo, ermite dans la région d'Alcala avant de devenir abbé (mort en 695), reçoit sans état d'âme deux chevaux de son protecteur⁹. Ses ennemis tentent de faire voler le premier, qui échappe aux larrons qui le poursuivent

sans pouvoir l'attraper, et revient de lui-même ; puis ils poussent les deux chevaux, entravés pour la pâture, dans un précipice ; Valère, qui raconte l'histoire lui-même, considère que l'aide divine vient à son secours, puisque miraculeusement les chevaux arrivent intacts au sol ; il n'a donc aucun scrupule à recevoir et utiliser ces deux chevaux.

- 7 L'anecdote nous renseigne aussi sur les conditions de pâturage. Les chevaux devaient souvent être entravés, plutôt qu'attachés, pour pouvoir être rattrapés facilement.

La logistique et l'utilisation

- 8 Les prélats se déplacent souvent, en visite, pour des conciles ou pour des missions. Tous les déplacements ne peuvent se faire entièrement par voie d'eau. Dans ce cas-là, mieux vaut prévoir les infrastructures. Une lettre très amusante de l'abbé Loup de Ferrières¹⁰ demande à son hôte futur de tout prévoir : « J'utiliserai même les moyens que vous m'avez fait savoir par mes messagers que vous me fourniriez. Mais, comme vous ne m'avez pas envoyé de cheval, et que je n'en avais pas de convenable pour me porter au trot, je ferai route vers vous, si Dieu le veut, en bateau. Donc, que votre bienveillante bonté... ne supporte pas qu'à ma sortie du bateau je sois tourmenté par les secousses d'un cheval trop dur d'allure. Je ne doute pas que vous nous fournirez, comme vous avez eu la bonté de nous en assurer, un point de chute proche de chez vous et des pâtures convenables pour nos chevaux avec les vôtres. » Il semble donc que les serviteurs de l'abbé de Ferrières voyagent avec leurs chevaux tandis que le prélat se déplace autant que possible en bateau : les chevaux de sa suite n'ont pas les allures assez douces pour qu'il puisse faire tout le chemin dans ces conditions. Son hôte Eudes est prié de lui envoyer un cheval qui convienne à sa dignité et aux infirmités de l'âge, soit, entre les lignes, un de ses propres chevaux, pas un cheval de serviteur. Quant aux chevaux de ses serviteurs, il n'entend pas qu'ils soient traités moins bien que les propres chevaux de son hôte ou relégués dans des pâtures incommodes parce que trop lointaines.
- 9 Baudri, abbé de de Bourgueil, proteste que s'il compose de la poésie, il ne perd pas pour cela un temps précieux : c'est lors de ses déplacements à cheval, ne pouvant rien faire d'autre, qu'il taquine la muse¹¹.
- 10 Les prélats, s'ils sont en majorité parmi les auteurs, au moins dans la première partie du Moyen Âge, ne sont qu'une infime partie des cavaliers : les routes sont sillonnées de messagers et voyageurs de toutes sortes. Le service du roi, par exemple, est assuré par des chargés de mission qui doivent pouvoir se déplacer : ne plus pouvoir monter à cheval sonne le glas d'une carrière, la fin du service actif. Les porteurs de rouleaux des morts, probablement les serviteurs des couvents plutôt que des moines, accomplissent des périples de plusieurs mois pour porter d'abbaye en abbaye les annonces de décès et demandes de prières, et ils le font sans doute montés, vu le poids que ces rouleaux peuvent atteindre et quelques allusions dans les poèmes que l'on ajoute aux rouleaux. Ces moindres personnages n'ont bien sûr pas de si bons chevaux que les abbés et prélats. Ils vont sans doute aussi beaucoup plus vite.
- 11 L'entretien d'un cheval peut devenir un souci. Hugues Primat, poète talentueux mais dépendant du bon vouloir de ses hôtes dans les villes où il passait, reçoit de l'évêque de Sens le vivre et le couvert, et un beau cheval, mais il n'est pas sûr qu'il ne devra pas entretenir le cheval lui-même, et multiplie les requêtes d'avoine et de foin, car jusqu'ici il a dû mettre en gage sa selle et sa bride...¹²

- 12 Aller 'fermer les chevaux' avant la nuit fait partie des tâches quotidiennes. On les mène au pâturage le matin, on les rentre le soir et on les enferme¹³. Les chevaux, sauf en ville, semblent plus souvent en pâture libre que de nos jours, mais entravés, comme on l'a vu plus haut, y compris dans les bivouacs des équipées militaires : d'après le *Liber Historiae Francorum*, la reine Frédégonde circonviert ses ennemis en s'en approchant à l'aube, les combattants dissimulés sous des branchages et avec des clochettes sur leurs chevaux, si bien que les adversaires croient que ce sont leurs propres chevaux qu'ils ont lâchés la veille au soir avec des clarines¹⁴.
- 13 Dans certaines occasions, les cavaliers pénètrent, montés, dans les cimetières et même les églises, mais au grand jamais dans les jardins clos, que leurs sabots abîmeraient. Pourtant, dans les romans, ils traversent parfois les palais – des salles, plutôt des cours – avant de mettre pied à terre.
- 14 Dans les romans d'aventure, la mention des soins aux chevaux à l'arrivée est un détail qui fait vraisemblable. Même dans les châteaux déserts, du foin et de l'eau sont parfois préparés pour le cheval d'un héros de passage (comme, lors de la fête de saint Nicolas, on laisse un peu de foin près de la cheminée pour le cheval du saint quand il passera porter des cadeaux). Cependant, la longanimité des chevaux des chevaliers errants dans les romans français, en particulier, est frappante : ces chevaux merveilleux attendent apparemment sur place leur maître lorsqu'il met pied à terre, sans un écuyer pour l'accompagner, ne sont jamais fatigués et n'ont jamais besoin de boire, en tout cas leur posent remarquablement – romanesquement – peu de problèmes. Ce n'est pas dans ces textes-là que les détails vécus abondent.
- 15 Dans la réalité, les voyageurs doivent, évidemment, prendre soin de leur monture en chemin. Les chroniqueurs, comme Froissart, mentionnent fréquemment les pauses faites 'pour ressangler'. Une scène tirée du *Ruodlieb*, le premier roman du Moyen Âge, au XI^e siècle, nous montre le héros chevauchant accosté par un personnage roux (donc peu recommandable) qui demande à faire route avec lui. Au cours de la journée, il fait chaud et Ruodlieb, le chevalier, retire sa cape et l'attache à sa selle. L'autre songe à s'en emparer. Lorsqu'ils vont à la rivière pour faire boire leurs chevaux, il fait mine de masser le dos du cheval de son compagnon et de le frotter, et en profite pour défaire la courroie et prendre la cape. Alors il sort du gué, saute à terre et enfourne la cape, qu'il a cachée sous son aisselle, dans son propre sac. Pour masquer cette action, il s'arrange pour rester en arrière en regardant si son cheval n'a pas un clou dans le pied. Puis il remonte en selle, rattrape le héros et lui demande s'il n'avait pas une cape, puis suggère qu'il a vu quelque chose filer dans la rivière : « Nous avons dû la perdre là où nous buvions », et propose de retourner la chercher¹⁵. L'épisode est vivant, la description étonnamment précise. Faire boire son cheval, inspecter les pieds, sont des opérations que chacun voit faire journellement, que l'auteur, moine de Tegernsee, détaille avec le sens de l'observation qui le caractérise.
- 16 Pour les guerriers, le cheval est toujours un butin de choix. Les beaux chevaux, bien nourris et éduqués, sont chers. Ils font l'objet de transactions bien sûr, mais aussi de dons. On peut espérer recevoir un cheval pour une œuvre présentée à un protecteur¹⁶. De même, l'évêque élu de Sens a donné au poète Hugues Primat un bon cheval, que celui-ci décrit avec enthousiasme en mélangeant latin et français :

Un cheval me dona, bonum cursorium,
 Pinguem et juvenem, ambulatorium,
 Ne clop ne farcimos neque trotarium¹⁷.

- 17 Donc bon coursier, jeune, en bon point, marchant l'amble, sans boiterie ni farcin et ne condamnant pas son cavalier au supplice du cheval qui trotte : tout ce que craint celui qui reçoit un cheval qu'il n'a pas choisi... puisqu'à cheval donné on ne regarde pas les dents.
- 18 Les descriptions présentent surtout des scènes d'arrivée et de départ. Les jeunes gens sautent de cheval, cela montre leur fougue. Un orgueilleux (le voleur du *Ruodlieb*) saute de cheval dans la cour dont il vient d'ébranler la porte, et jette ses rênes sur un pieu¹⁸ ; dès qu'il a persuadé la jeune épouse qu'il convoite de dire à son mari qu'il est son oncle, la fausse nièce elle-même conduit son cheval à l'écurie, marque d'empressement qu'elle n'était pas obligée de lui fournir en présence des serviteurs et de ses beaux-fils. Mais, comme ce sont des personnages négatifs, égoïstes, ils manquent à leurs devoirs envers ce cheval : ils ne s'occupent pas de le soigner et de le nourrir¹⁹.
- 19 Pour les personnes moins jeunes, se mettre en selle ou en descendre nécessite de l'aide. Le cheval du saint abbé Folcuin de Lobbes s'agenouillait pour qu'il puisse monter sans peine²⁰. Une équipe de combat, à la fin du Moyen Âge, est constituée de quatre piétons pour un cavalier ; mais, même en dehors de la guerre, un aide, palefrenier ou écuyer, est le plus souvent nécessaire. Les serviteurs se précipitent à l'arrivée d'un guerrier (Waltharius) ou d'un grand pour l'aider à mettre pied à terre. La mort de Chilpéric, racontée par Grégoire de Tours, nous montre le roi, qui n'est plus tout jeune, s'appuyant sur l'épaule d'un serviteur pour descendre de cheval au retour de la chasse. Ce mouvement permet à l'assassin, qui s'approche à la faveur du soir qui tombe, de lui enfoncer son couteau sous l'aisselle au moment où il se penche²¹.
- 20 Charlemagne montait à cheval et chassait tous les jours, et cette pratique est considérée par son biographe comme une spécialité des Francs, supérieurs en ce domaine à toute autre nation²². Ses filles et la reine suivaient également la chasse à cheval, d'après le poème contemporain *Karolus magnus et Leo papa*, et, est-il souligné, sur des chevaux rapides et ardents, dont la couleur est parfois précisée. La description de leur cheval fait partie de l'éloge de leur belle allure et de leur beauté, après leurs atours ou leurs bijoux ; mais on ne nous décrit pas leur course. Les princesses montent peut-être plutôt pour la parade, malgré la qualité et la rapidité de leurs chevaux²³.
- 21 D'une façon générale, les textes d'allure épique de l'époque carolingienne nous livrent quelques jolies descriptions d'attitudes du cheval, en partie d'après la poésie antique, en partie par une sorte d'acuité descriptive du regard propre à cette époque. Les beaux chevaux ont le regard fier, ils rongent leur frein et écument, ils hennissent et encensent²⁴ : ceci est plutôt du registre poétique traditionnel. Les éperons d'acier²⁵ sont aussi une notation virgilienne. Mais Ermold le Noir, qui n'y était pas, nous livre en sus de jolies scènes de départ : le révolté breton Murman, caracolant pour faire l'avantageux, et surtout la scène de son départ pour sa dernière (et fatale) équipée, où il prépare son cheval avant de s'armer lui-même : il se met d'abord en selle, fait pirouetter son cheval à coups d'éperons, juste devant les portes, se fait donner à boire (c'est le coup de l'étrier), puis de sa selle embrasse sa femme, ses enfants et ses familiers ; son discours d'adieu à sa femme, plein de forfanterie mais aussi d'affection²⁶ est clairement souligné par lui comme un discours d'optimisme, dit en selle²⁷. L'adieu du cavalier, surtout quand on devine qu'il ne reviendra pas, prend un peu des couleurs des adieux d'Hector à Andromaque, sert en tout cas de motif épique recherché. Car la façon de caractériser l'optimisme et la

confiance en soi du guerrier dans l'épopée latine, c'est de dire qu'il a confiance en son cheval²⁸.

- 22 Le *Waltharius* du IX^e siècle²⁹ nous offre aussi quelques jolis détails, sur la fuite de deux otages retenus par les Huns d'Attila, Waltharius et sa fiancée Hildegonde. Un bon cheval et quelques heures d'avance, c'est le salut pour des fuyards. Ils endorment donc d'abord Attila et sa cour en les enivrant. Ils partent seuls, contrairement aux autres scènes où l'on voit les serviteurs se précipiter pour aider Waltharius à mettre pied à terre en tenant le cheval (v. 215-17). Waltharius choisit donc le meilleur cheval, qu'il a baptisé Lion, le sort de l'écurie et le harnache lui-même. Il met le trésor des Huns sur un autre cheval, que sa fiancée mène en main. Ils sont assez chargés d'armes et de matériel de pêche pour se tirer d'affaire en route, ce qui fait qu'on peut supposer qu'Hildegonde a un autre cheval (ils vont courir le plus vite possible), mais peut-être qu'il l'a plutôt prise en croupe. Quand ils passent le Rhin en bac, le passeur remarque que ce cheval robuste, avec ses deux coffres sur le dos, en agitant bien haut la tête et en rassemblant 'ses cuisses musculeuses', fait résonner comme de l'or le contenu des coffres. Ce geste de leur cheval de charge trahit les fuyitifs, désormais poursuivis par le roi des Francs Gunther dont ils traversent le territoire : dès qu'il entend parler d'or, le roi fait aussitôt seller et harnacher son cheval pour les poursuivre avec onze compagnons. Dans les Vosges, Waltharius choisit un bivouac facile à tenir (un défilé), mais surtout pourvu d'une herbe abondante pour les chevaux. Lorsque les poursuivants, qui suivent les traces laissées par les sabots, trahis par la poussière qu'eux-mêmes soulèvent, approchent, Waltharius est prêt à les combattre, lorsqu'il est sommé de donner, dans l'ordre, le trésor, le cheval et la fille. Les dix combats qui suivent, tous différents, ne sont pas tous des combats équestres, l'un des poursuivants se trouvant empêché de passer à cheval les cadavres qui barrent l'accès. On ne sait d'ailleurs pas nettement si Waltharius combat à pied ou à cheval, il est possible qu'il se défende à pied dans cet espace étroit. Deux chevaux meurent dans ces combats, l'un frappé en pleine poitrine, qui se cabre et bat l'air de ses sabots avant de retomber sur son cavalier désarçonné (v. 746-47), l'autre parce que la lance de Waltharius a cloué à son flanc la cuisse du cavalier, ce qui l'empêche de le désarçonner sous la douleur de la blessure (677-679). Le cavalier qui n'arrive pas à faire pivoter assez vite son cheval dans un engagement est en fâcheuse posture (v. 715, 932). Un autre combattant, pour attaquer Waltharius, frappe son propre cheval à la naissance de la queue, ce qui doit être une façon énergique d'éperonner (v. 698-99). Un autre encore attaque à cheval Waltharius à pied et ayant retiré son heaume pour prendre l'air, car il croyait à une pause. Après chaque combat, Waltharius tire derrière lui, dans la grotte herbeuse où il avait fait halte, les chevaux de ses adversaires vaincus, s'ils ne sont pas morts (v. 780). A la fin, il a six chevaux, car deux sont morts et le roi Gunther en a récupéré trois. La nuit tombant, le combat s'arrête : Waltharius prie d'abord pour ses ennemis vaincus, qu'il espère retrouver au ciel, puis fait tourner les six chevaux et les attache avec des branches entortillées – évidemment il n'avait pas prévu assez de licols. Pendant son tour de veille, la nuit, il n'oublie pas de faire le tour des chevaux pour les surveiller (v. 1186-87). Au matin, tout en écoutant s'il entend les chevaux des deux ennemis qui survivent, sur quatre chevaux il met l'équipement de ses ennemis vaincus, selles et armes, sa fiancée sur le cinquième, lui sur le sixième ; il fait marcher la jeune fille en tête, puis les chevaux chargés, puis lui-même qui mène en main le cheval Lion qui porte le trésor ; lorsqu'il entend ses deux poursuivants le rejoindre en criant vengeance, il passe Lion et son trésor à Hildegonde et lui ordonne d'aller se mettre à couvert. Le combat final se passe à pied, Hagen, l'ancien ami de Waltharius, sautant à bas de son cheval avant d'attaquer (v. 1250),

imité par les deux autres. Après le combat, où tous trois sont mutilés, Waltharius appelle Hildegonde pour qu'elle leur donne à boire – il faut croire qu'elle a réussi à attacher dans le bois les cinq chevaux dont elle était responsable...

- 23 Cette œuvre de fiction a sûrement été composée par quelqu'un qui connaissait tous les problèmes que pose la logistique de la randonnée équestre. Waltharius est un guerrier intelligent et prévoyant, qui utilise au mieux sa cavalerie. Les notations, beaucoup plus variées que dans les chansons de geste, où les chevaux sont souvent coupés en deux d'un coup d'épée avec leurs cavaliers, font sentir l'importance du cheval et pressentir la multiplicité des gestes qui l'entourent et permettent son utilisation.

Le dressage

- 24 Nous avons peu d'indications sur le raffinement du dressage. Les textes ne parlent que de trois actions équestres : piquer des éperons pour courir, maîtriser le cheval avec le frein, et faire des voltes (ou demivoltes) pour esquiver au combat. Devant le front des troupes ou au départ, ces voltes sont des sortes de pirouettes ou caracoles, réservées au chef ou au prince.
- 25 Le dressage ajoute à la valeur du cheval. Les chevaux de dame et d'ecclésiastiques sont dressés à marcher l'amble, pour éviter les secousses du trot. Ils sont évidemment plus chers.
- 26 Quelques indications nous montrent les difficultés possibles avec de jeunes chevaux. Dans le *Gracial* d'Adgar, un jeune paysan, qui ne peut trouver le sommeil car il est 'en colère', *curucié*, ce qui peut vouloir dire tourmenté ou violemment ému, décide de sortir à cheval, en pleine nuit, pour ne pas se laisser dominer par ce sentiment et retrouver le calme. En passant près de l'église, il y entend du bruit et voit arriver une jeune fille aux vêtements lumineux, qui lui dit d'y entrer pour rendre son service à la Dame qui est à l'intérieur. Le paysan hésite à mettre pied à terre, car son cheval n'est pas bien dressé :

E quant li vilains l'entendi,
 Ignelement li respundi,
 Que ne pout del cheval descendre ;
 Salvage esteit, d'esperon tendre.
 E dit : « Certes, ne sai que faz !
 De nuvel l'ai pris del haraz.
 Cruels est e mut orguilluz
 E nient dantez e tut wischus.
 Uncore nel puis pru danter ;
 Par sei ne l'os laisser ester. »
 E la bele li respundi :
 « Jol tendrai. Va lenz a li ! »
 E li vilains atant turna,
 Cuintement el mustier entra³⁰.

- 27 Ce cheval qu'il ose très bien monter, de nuit, il n'ose pas le laisser à l'attache, car il est bouillant, mal dressé (« nient dantez »), « orgueilleux » et malin ou rusé (« wischus »). Il ne supporte sans doute pas les entraves, ou il tire au renard, en tout cas il n'est pas fiable car il sort tout juste du « haras »³¹, il doit donc être tout jeune. Bien entendu cela ne trouble pas la pucelle, qui propose de tenir le cheval pendant tout le temps que le paysan confèrera avec Notre Dame, qui lui donne ses instructions (il s'agit de convaincre le prêtre de faire reconstruire l'église). Quand il sort, la jeune fille lui rend son cheval, le lui

tient quand il monte, lui révèle qu'elle est sainte Marguerite, la chambrière de Notre Dame. On ne s'étonne plus qu'elle ait pu faire tenir tranquille, un bon moment, ce cheval jeune et agité. En tout cas le récit, bien que miraculeux, a sa part de vraisemblance : un cheval qui n'est pas encore parfaitement aux ordres (il est « d'éperon tendre », il réagit mal à l'éperon) ne doit pas être laissé seul. Et le paysan n'hésite pas à laisser son cheval aux soins d'une jouvencelle : elles devaient être nombreuses, dans sa campagne, les jeunes filles, servantes ou paysannes, à avoir l'occasion de tenir sans s'effaroucher une monture même un peu chaude.

- 28 On peut dresser un cheval de bien des façons. L'une des histoires les plus délicieuses est contée par le prédicateur Jacques de Vitry³². Un prélat respectable, et riche, avait un très beau cheval – pas un palefroi, cheval pour dame ou ecclésiastique, mais un cheval de prix. Il avait aussi un frère cadet, qui se destinait au métier des armes (il était chevalier), mais n'avait pas pour s'équiper des moyens à la hauteur de ses ambitions. Il convoita le beau cheval de son frère aîné, et s'en alla donc lui demander de le lui prêter pour une semaine. Puis il demanda au serviteur de son frère ce que celui-ci disait le plus fréquemment quand il chevauchait. On lui répondit que Monseigneur disait ses heures, et commençait donc régulièrement par la prière d'ouverture, *Deus in adjutorium meum intende*.
- 29 Sans désespérer, le jeune chevalier se mit à travailler le cheval : il disait *Deus in adjutorium meum*, et à chaque fois lui enfonçait violemment les éperons dans les flancs. Très vite, dès qu'il entendait ces mots, avant même la piqure de l'éperon, par réflexe conditionné le cheval affolé se mettait à se défendre, ruer, sauter, embarquer son cavalier. Le jeune homme rendit alors le cheval à son frère, qui sans méfiance se mit, comme à l'ordinaire, à dire ses heures en chevauchant, avec le résultat que l'on devine. Le jeune frère, qui l'accompagnait, fit remarquer à son aîné que ce n'était pas là un cheval qui puisse convenir à une personne de poids (sans doute aux deux sens du terme) comme lui, et qu'il pourrait tomber et se blesser. Dépit par la transformation de ce cheval auparavant si calme et d'allures si douces, le prélat le donne à son frère. Moralité : on peut dresser les bêtes brutes en les frappant, alors que même les punitions divines ne persuadent pas certains malheureux !

Le confort

- 30 Le confort du cheval pour le cavalier apparaît parfois. Nous avons vu Loup de Ferrières réclamer à mi-mot qu'on lui fournisse, là où il va en visite, un cheval qui n'ait pas un trot dur : il demande probablement un ambleur. Comme on ne s'enlève pas, un trot sec est un supplice. Un mauvais cheval, mal équipé, peut être très inconfortable. Si les écuyers et les chevaliers sont censés monter sans jamais se plaindre, André le Chapelain sait bien qu'un mauvais cheval est une punition : c'est celle qu'il promet aux dames qui ne savent ou ne veulent pas aimer³³. Boîteux, durs au trot, maigres et laids, ils portent ces malheureuses, sans selle ni bride, à la suite du dieu d'Amour qui leur fixera la suite de leur châtiment. Tandis que les dames qui ont su aimer disposent de palefrois aux allures souples, marchant l'amble, de selles moëlleuses et de harnachements en parfait état, et de plus chacune, escortée de deux chevaliers montés, a un chevalier à pied pour tenir la bride et contrôler le cheval : avant-goût du paradis de l'amour où elles vont être placées. A la suite d'André, des romans français montrent parfois des infortunées cahotant sur de mauvais chevaux, par suite d'un châtiment ou d'une mésaventure. L'inconfort d'un cheval était certainement une réalité que les lecteurs pouvaient comprendre, encore que le cheval

squelettique et boitant de trois membres d'André semble une vision qui tient du cauchemar. (C'est le cheval de la dame qui renseigne le narrateur ; il est si indécent que le narrateur, courtois, lui offre aussitôt le sien. Mais si la dame avait accepté, aurait-elle monté sur sa selle ? Les dames ne montaient pas à califourchon, encore que ce ne soit jamais précisé.)

- 31 Un autre inconvénient est la poussière soulevée : mieux vaut marcher en tête, chacun le sait. Les dames qui n'ont pas aimé, venant en queue du cortège du dieu d'amour, avalent tant de poussière qu'elles y voient à peine et ont du mal à parler. Dans le *Waltharius*, la poussière de la troupe des poursuivants avertit les fuyards de leur approche, comme dans les opérations militaires décrites par Froissart.

Les dangers

- 32 Comme nos véhicules automobiles, les déplacements à cheval comportent leur part de risque. L'impétuosité d'un cheval trop fougueux que son cavalier ne peut pas maîtriser sur le champ de bataille peut être mortelle. Froissart raconte un certain nombre d'épisodes où des chevaliers sont emportés à la charge jusqu'au milieu des rangs des ennemis, où ils sont mis en pièces.
- 33 Les exemples historiques de morts accidentelles, souvent à la chasse, ne manquent pas : la mort en 1131 du fils aîné de Louis VI, accident de la circulation puisqu'un cochon divagant se jette sous les pieds de son cheval (ne faisait-il pas un excès de vitesse en ville ?), celle de Louis de Bavière en 1347, au cours d'une chasse³⁴, tant d'autres. Mais le hasard qu'est l'accident imprévu, s'il est relaté dans les chroniques, n'est pas un ressort romanesque, parce que le hasard déconstruit ce que les écrivains mettent tant de soin à construire, le sens de l'existence et la providentialité du destin. On trouve en revanche dans les contes ou les fabliaux les accidents de la circulation, le cheval qui bouscule une femme dans la rue, et elle lâche ce qu'elle tenait (*Kalila et Dimna*).
- 34 Dans la vie mérovingienne de saint Riquier, le saint est amené à changer ses habitudes de monte par un accident qui lui arrive alors qu'il rend visite à une dame qui est sa 'commère' car il a baptisé son fils : alors qu'il est à cheval, il demande à cette dame de lui passer l'enfant tout bébé pour qu'il l'embrasse. La mère, joyeuse de l'honneur qui lui est fait, lui tend l'enfant qu'il prend dans ses bras. Le cheval est brusquement pris de folie, à l'instigation du diable explique le réviseur carolingien, il saute en tous sens et démarre en une course folle et désordonnée, inarrêtable. Le saint, tenant le nourrisson d'une main, les rênes de l'autre, se maintient tout ballottant en selle en hurlant le nom du Christ, et finit par lâcher l'enfant qui, miraculeusement, tombe sur une taupinière, indemne. Riquier très choqué renonce à monter à cheval, il ne chevauchera plus qu'un âne bien tranquille... Le diable en rendant fou son cheval lui a appris l'humilité. Un intérêt de la comparaison entre le texte mérovingien (VIII^e siècle) et sa réécriture par Alcuin vers 800 est de montrer comment la vraisemblance est accentuée (et les détails semi-comiques un peu gommés) : Riquier, dans le texte du VIII^e siècle, semble ne pas descendre de cheval pour cette visite à son petit protégé, il demande donc à ce que la mère, qui vient au devant de lui, le lui tende. Alcuin fait de l'épisode une scène de départ, analogue aux bénédictions depuis le cheval que nous avons déjà rencontrées : c'est après le repas que la dame suit le saint homme en tenant son enfant dans ses bras, et Riquier le lui demande pour le bénir et l'embrasser. Et l'incartade du cheval est décrite selon les motifs épiques,

il grince des dents et envoie des coups de pieds avant de s'élancer à la course, tandis que dans le texte mérovingien, il commence par un saut de mouton, défense peu esthétique que je crois bien ne pas avoir rencontrée ailleurs³⁵.

- 35 Dans l'imaginaire, le cheval est un des animaux qui peut entraîner son cavalier et lui faire passer la démarcation invisible entre le monde de l'aventure et le monde réel. L'histoire de Sadius et Galo, chez Gautier Map, en est un exemple³⁶. L'aventure commence de façon terre à terre : abattu par un accès de fièvre, Galo reste plusieurs jours couché. Quant il se lève, un jour de fête où toute la maisonnée est partie à l'église, il prépare lui-même son cheval pour sortir, mais son cheval qui n'a pas travaillé depuis plusieurs jours a grossi, il est plein de feu et pas très obéissant, tandis que Galo, affaibli, est un peu comateux. C'est ainsi que son cheval l'emporte où il veut, sans qu'il tienne pratiquement les rênes, et le fait pénétrer dans le monde enchanté de l'aventure, le vraisemblable des détails terre à terre préparant l'invraisemblable de la fiction. Et, dans l'*Histoire de Mériadoc*, un roman d'aventure en latin peut-être écrit par l'abbé du Mont-Saint-Michel Robert de Torigny, les chevaux perçoivent une atmosphère de terreur et s'emballent : les chevaliers qui ont été hébergés dans un château bizarre avec un sénéchal qui les terrifie par son rictus diabolique, s'enfuient à cheval, et lorsque tombe une nuit très noire où ils ne se retrouvent plus les uns les autres, ils sont pris d'une telle peur qu'elle gagne les chevaux, qui deviennent incontrôlables et, s'emballant, dispersent à travers la forêt ces compagnons, qui ne pourront se retrouver³⁷.

L'affection

- 36 Si tous ces cavaliers aimaient leurs chevaux, nous avons peu de moyens de le savoir. Ils y tenaient, pour leur valeur de toute façon, mais aussi sans doute, sans qu'ils sachent comment l'exprimer, par l'habitude du compagnonnage et la reconnaissance pour tous les cas où un bon cheval leur avait sauvé la mise : ils ont confiance, comme disent les épopées latines. Mais ceux qui tiennent la plume sont des clercs, moins susceptibles d'avoir pour leur monture une telle proximité et de pareilles occasions de reconnaissance. Ainsi, pas un seul poème sur le cheval dans une littérature qui abonde en louanges du vin, ou de fleurs, ou de légumes ! mais pas non plus en faveur des chiens tout aussi présents. Pourtant, quelques récits montrent que l'on imaginait très bien qu'un guerrier puisse tenir, au-delà de sa valeur marchande, à son compagnon d'aventure. Ainsi dans la *Chanson de Roland*, Ganelon dépité et amer s'en va en parlant à son cheval...
- 37 Une pareille attitude est attribuée à Clovis par le *Liber historiae Francorum*, rédigé trois siècles après les événements. Pour s'acquérir la faveur de saint Martin avant une bataille décisive, il lui offre son cheval préféré, laissé à Saint-Martin de Tours. Après la victoire, il veut racheter ce cheval une somme faramineuse. Mais celui-ci, comme paralysé, ne peut être sorti de l'écurie. Clovis double la mise (deux cents sous d'or), et alors saint Martin laisse partir le cheval. (Commentaire de Clovis : saint Martin est un merveilleux auxiliaire, mais vraiment il est dur en affaires)³⁸. On considère donc que même un roi puissant, qui peut se fournir en beaux chevaux comme il veut, peut tenir à un cheval précis jusqu'à faire pour lui, sans hésiter, des dépenses pharaoniques.
- 38 Plus touchante est la façon dont Jacques de Vitry raconte une anecdote sur un croisé qui, voyant la multitude des Sarrasins qu'il va affronter, dit à son cheval, avec confiance et joie : « O Morel mon bon compagnon, j'ai fait bien de bonnes journées en montant sur ton dos et en te chevauchant, mais cette journée sera meilleure que toutes les autres :

aujourd'hui tu me porteras à la vie éternelle ». Ce qui se produit lorsqu'il succombe au nombre³⁹. C'est une histoire édifiante bien sûr, mais pour qu'elle porte, l'auditoire doit reconnaître et accepter le ton de complicité du cavalier parlant à sa monture. Les dernières paroles d'un cavalier à son cheval apparaissent vraisemblables et même propres à être parodiées, ainsi dans la *Passio Francorum secundum Flemingos*, chant de victoire après la bataille de Courtrai en 1302⁴⁰.

- 39 Le cheval de l'abbé de Saint-Bertin, qui s'agenouillait pour qu'il puisse monter facilement, devait être donné aux moines à sa mort. Il marcha en tête devant son cercueil, mais son attachement à son maître était tel qu'il refusa ensuite d'être monté par un autre que lui et qu'il mourut bientôt. Son cadavre fut donné aux chiens, comme de coutume (on ne mangeait pas de viande de cheval)⁴¹, mais, comme des hymnes avaient si souvent été chantés sur son dos, les chiens refusèrent de le manger, et en hommage on l'enterra comme un homme⁴². Saint animal donc, vénérable par son contact avec le saint abbé : cette anecdote montre le cheval capable d'attachement pour son maître.
- 40 Nous terminerons sur le cas de Datus, que nul être doté d'un peu de moralité ne peut excuser, si les cavaliers peuvent le comprendre. Il illustrera l'attachement du combattant pour son cheval de guerre, qui peut aller très loin. C'est Ermold le Noir, sous Louis le Pieux, qui raconte la fondation de Conques. Les Maures ont pris une ville où s'étaient réfugiés femmes et enfants, et en particulier la mère du guerrier Datus, qui vient caracoler devant les murailles. Les Maures voient et apprécient le cheval, et proposent à Datus un échange : sa mère contre le cheval. Datus rugit de colère : « Tue ma mère, je ne m'en soucie pas. Car le cheval que tu me demandes, jamais je ne te le donnerai, misérable, il est beaucoup trop bien pour toi » (v. 276-79). Evidemment, le Maure immédiatement lui renvoie par catapulte la tête de sa mère⁴³. – Et Datus effondré ne se souciera plus jamais de son cheval, mais de faire pénitence...

NOTES

1. - Le rendement du bœuf, pour les travaux agricoles, n'est que de 66 % de celui du cheval, plus rapide et plus endurant, mais également plus exigeant en nourriture.
2. - La pharmacopée médiévale trouve à utiliser l'urine et le crottin, contre la colique, la jaunisse, l'épilepsie, la fièvre, la sueur contre l'épilepsie aussi, la bave contre les brûlures, la poudre des châtaignes.
3. - Les innovations techniques (les étriers et l'arçon diffusés du III^e au VII^e siècle, qui vont permettre les charges à fond des Francs, et de nouvelles modalités du combat à cheval) ; la généralisation du collier d'épaule rembourré au X^e siècle qui va permettre les défrichements des XI^e et XII^e siècles, la généralisation de la ferrure au XII^e siècle, qui annonce l'apparition d'un réseau de maréchaux-ferrants à partir de 1200) accroissent l'efficacité du cheval de trait comme du cheval d'armes, et donc son utilisation. Mais son élevage apparaît peu dans les textes : nous savons par l'archéologie et par les documents qu'en France on les élevait plutôt dans l'ouest, dans les pays pauvres, et qu'ils pâturaient « en forêt », c'est-à-dire dans les terrains que le seigneur se réserve. Les chevaux des paysans, élevés sur les pâtures communes, devaient être assez médiocres. Ce sont souvent les monastères qui en élèvent (certaines redevances se font en

chevaux). A partir du XIII^e siècle, on importe en France, en grand nombre, des chevaux d'Espagne, d'Italie et de Germanie, de qualité pour ce commerce de luxe : des chevaux spécialement grands (c'est-à-dire de plus de 1,40 m) ou rapides. Il vient aussi des chevaux perses ou arabes (auferrant, du mot arabe pour le cheval de selle). Voir WAGNER, Marc-André. *Le cheval dans les croyances germaniques : paganisme, christianisme et traditions*. Paris : Champion, 2005, avec un corpus des exempla concernant les chevaux, p. 783-804 ; et surtout DIGARD, Jean-Pierre. *Une histoire du cheval : art, technique et société*. Arles : Actes Sud, 2004.

4. - C'est une longue tradition, puisque Jules César, *Guerre des Gaules* 4, 2, 1, dit déjà que les Gaulois sont fous de leurs chevaux et en achètent beaucoup, y compris à longue distance.

5. - Distinction ajoutée sur la page de garde du ms. Rouen, B.M. 109.

6. - *Hist.* 10, 8, éd. KRUSCH, Bruno. *MGH Script. rerum mer.* I, 2, Hannover : Hahn, 1942, p. 490.

7. - *Dialogi*, I, 4, 10, éd. de VOGÜE, Adalbert. Paris : Cerf, 1979, p. 46.

8. - *Vita Goaris*, éd. KRUSCH, Bruno. *MGH Script. rerum mer.* II, Hannover : Hahn, 1888, p. 414.

9. - *P.L.* 87, col. 445.

10. - Loup de Ferrières, *epist.* 121, 862, éd. LEVILLAIN, Léon, t. II. Paris : Les Belles Lettres, 1964, p. 183.

11. - *Talia dictabat noctibus vel equitans*, « il composait cela la nuit ou à cheval », *Carm.* I, v. 64, éd. TILLIETTE, Jean-Yves. Paris : Les Belles Lettres, 1964, p. 3.

12. - Poème 16, v. 124, 142-146, éd. MCDONOUGH, C.J. *The Oxford Poem of Hugh Primas and the Arundel Lyrics*. Toronto : Pontifical Institute, 1984, p. 58-60 : « Il me fesist grant bien ad unguem, ad plenum / S'il me volsist doner avenam et fenum./... Et j'en ai mis en gage et sellam et frenum ».

13. - Par exemple Grégoire de Tours, *Historiae*, III, 15, éd. citée, I, p. 114-115 : pour libérer un prisonnier, devenu esclave et gardien des chevaux, son complice lui recommande de ne pas dormir quand il reviendra pour enfermer les chevaux (*equos ad claudendum adduxeris*) ; ayant fait du bruit pour prendre des armes, il répond calmement au maître, à peine couché après un banquet, qu'il réveille le jeune gardien pour qu'il mène les chevaux au pâturage, au milieu de la nuit. Les chevaux avaient été enfermés au début de la nuit avec des coins enfoncés au marteau en guise de verrou, ce qui montre les précautions contre le vol. Les fugitifs s'enfuient d'ailleurs en emmenant les chevaux, pour ne pas être poursuivis sans doute, car ils devront les abandonner lorsqu'ils passent la Moselle à la nage. Leurs poursuivants, montés alors qu'ils fuient désormais à pied, s'arrêtent juste à côté du buisson où ils se cachent, pour laisser uriner les chevaux.

14. - *Liber historiae Francorum*, éd. B. KRUSCH, *MGH Script. rerum mer.* II, Hannover : Weidmann, 1888, p. 305.

15. - *Ruodlieb*, V, v. 596-608, éd. FORD, Gordon B. Leiden : Brill, 1966, p. 60-61.

16. - « Sel presentesse a chevaler / Tos me dunast un cheval cher », *Gracial* d'Adgar, éd. citée, prologue, vers 52.

17. - Poème 16, v. 103-105, éd. MCDONOUGH citée, p. 58.

18. - *desiliens ab equo, freni loro sude jacto* ; *Ruodlieb*, VII, 46, éd. citée p. 68.

19. - *Non ea nec rufus reminiscuntur magis eius, / Manducet, si quid ibi graminis is reperisset*. « Ni elle ni le rouquin ne se souviennent plus de lui : il mangera, à condition qu'il puisse trouver là un peu de fourrage ». *Ibidem*, v. 93-94, p. 69.

20. - Folcuin de Lobbes, *Historia abbatum Sancti Bertini*, *MGH Scriptores* XIII, p. 619, l. 15-21.

21. - *Hist.* 6,46, éd. citée, p. 319.

22. - *quod illi gentilicium erat, quia vix ulla in terris natio invenitur qui in hac arte Francis possit aequari*, « ce qui était pour lui un trait de race, car il n'est guère de nation sur terre qui puisse s'égaliser aux Francs dans cet art », Eginhard, *Vita Karoli*, éd. HALPHEN, Louis. Paris : Champion, 1923, p. 27.

23. - *Karolus magnus et Leo papa (Paderborn Epos)*, éd. DÜMMLER, Ernst, *MGH, Poetae latini aevi carolini*, I. Berlin : Weidmann, 1881, p. 370-372. Le cheval de la reine Liutgard est superbe (v. 193-194), mais elle est résistante et capable de le fatiguer (v. 199). Le cheval du fils de Charlemagne, Pépin,

est de haute taille (v. 204-205). Le cheval de Rhodrud est rapide et l'emporte au-devant des autres (v. 213-214). Le rapide cheval de Gisèle ronge son frein en écumant (v. 237-239). Celui de Rhodaïde peut l'emporter là où se cachent les cerfs, et celui de Théodrade est blanc de neige et fougueux (v. 260-261).

24. - *stans acre movet caput*, dans *Karolus magnus*, éd. citée, v. 167, p. 366.

25. - *stimulis praefigit acutis*, Ermold le Noir, *In laudem Ludovici*, III, v. 377, éd. DÜMMLER, Ernst. MGH, *Poetae latini aevi carolini*, II. Berlin : Weidmann, 1884 ; voir aussi v. 441, 453.

26. - *Murman, amata, tuus... ave, femina amata, vale*, « ton Murman, bien aimée... salut, femme tant aimée, adieu ! »

27. - *laetus equo residens*, « joyeux sur mon cheval », éd. DÜMMLER, Ernst, MGH, *Poetae latini aevi carolini*, II. Berlin : Weidmann, 1884, p. 51-52.

28. - *fisus equo*, Ermold le Noir, *In honorem Ludowici*, III, 441. Même formule pour décrire la valeur guerrière de la race des Sarrasins : *Fortis, equo fidens*, I, v. 147, p. 9.

29. - *Waltharius*, éd. STRECKER, Karl. MGH, *Poetae latini aevi carolini*, VI, 2, Berlin : Weidmann, 1947, p. 24s.

30. - *Gracial* d'Adgar, XXXIX, v. 77-89, éd. KUNSTMANN, Pierre. Ottawa : Univ. d'Ottawa, 1982.

31. - C'est la première attestation du mot, pour lequel on hésite entre une origine arabe ou scandinave, sans doute sur la racine que l'on retrouve dans « haridelle ».

32. - Jacques de Vitry. *The Exempla, or illustrative stories from the sermons vulgares*, éd. CRANE, Thomas F. Londres : D. Nutt, 1890, n° 39 p. 28.

33. - André le Chapelain. *De amore*, éd. TROJEL, Ernst. Copenhague : Gadiana, 1892, p. 104-106.

34. - *super equum sedens et venationi insistens cecidit et fractis cervicibus exspiravit*, Chronique dite de Jean de Venette, éd. BEAUNE, Colette. Paris : Livre de poche, 2011, p. 107.

35. - Ed. KRUSCH, Bruno, dans MGH *SS rer. merov.* IV, *Passiones* II. Hannover : Hahn, 1902, p. 447. Le texte mérovingien n'est pas toujours clair : *tanta ferocitas equi emiscere coepit ut capud cum pedibus impetu nimis veloci curreret*, « le cheval fut pris d'un tel accès de sauvagerie que la tête avec les pieds (c'est ce que j'interprète comme un saut de mouton, il manque peut-être un mot pour exprimer le saut ; à moins qu'il ne s'agisse d'une ruade, la tête en bas) il courait à toute allure » ; et plus loin lorsqu'il lâche l'enfant : *puero de manu sua dimisit, sic ruentem et equo paventem*. Même en tenant compte des désinences brouillées par la prononciation et la graphie mérovingienne, le sens est délicat. Le mot « ruer » n'apparaît pas avant le XIV^e siècle. Ce serait étonnant que *ruere* ait pris ici le sens de son intensif *rutare*, d'ailleurs non attesté sinon par ses dérivés romans, il garde plutôt le sens de « se précipiter en avant ». Donc, « tandis que (*sic* et le participe présent exprimant ici la simultanéité) le cheval continuait à se jeter en avant et à avoir peur ». On dirait, dans cette première version, un épisode vécu, le cheval présentant les symptômes d'un animal piqué par une guêpe.

36. - Gautier Map. *De nugis curialium*, III, 2, éd. JAMES, M.R., révisée par BROOKE, C. N.L. et MYNORS, R.A.B. Oxford : Clarendon Press, 1983, p. 112.

37. - *Historia Meriadoci regis Cambriae*, éd. DAY, Mildred Leake. New York : Garland, 1989, p. 126.

38. - *Vere beatus Martinus bonus est in auxilio, et carus in negotio. Liber historiae Francorum*, éd. citée, 17, p. 271. Il est précisé plus haut, p. 268, qu'il offre des cadeaux au saint « avec son cheval le plus rapide, qu'il aimait beaucoup » (*cum equo suo velocissimo, quod amabat plurimum*).

39. - Ed. citée, n° 89, p. 41. L'anecdote est reprise dans d'autres recueils, parmi lesquels celui d'Étienne de Bourbon. Un autre récit montre un croisé qui jeûne tant qu'il ne tient plus à cheval face aux Sarrasins ; un Templier le remet en selle plusieurs fois, puis l'abandonne en lui disant : « Seigneur Pain et Eau, occupez-vous de vous-même désormais » (n° 85, p. 38 ; moralité : il ne faut pas tenter Dieu). Il faut un certain apport nutritif pour les sports équestres de combat.

40. - On y voit le comte Robert d'Artois, au moment de mourir, s'exclamer, en parallèle aux dernières paroles du Christ : « Bayard, Bayard, ou es tu ? Pur quey as moy refusé ? » *Hoc est : « Equus meus, equus meus, utqui[d] me dereliquisti ? »*. *Passio Francorum*, dans Adam de Usk, *Cronicon*, éd. THOMPSON, Edward M. Londres, 1904, p. 109.

41. - L'interdiction de manger de la viande de cheval, reliquat de la méfiance de l'Eglise envers les cultes germaniques où cette viande était consommée, est une des causes qui rend plus dispendieuse l'utilisation du cheval, qui ne peut être consommé en cas d'accident.

42. - Folcuin de Lobbes, *Historia abbatum sancti Bertini*, MGH *Scriptores* XIII, p. 619, l. 15-21 et XV, 1, p. 429.

43. - Ermold le Noir, *In honorem Ludovici Pii*, I, v. 240-291, éd. FARAL, Édmond. Paris : Champion, 1932, p. 24-26.

RÉSUMÉS

Au détour de contes, de récits sur les saints, de sermons, d'épopées, de lettres, les auteurs médiévaux laissent entrevoir les conditions de l'utilisation du cheval à leur époque, dans ses usages quotidiens : les contraintes économiques et le prestige du cavalier, les difficultés d'entretien ou de pâturage, le dressage, les dangers. Parfois sont esquissés les gestes de sollicitude du voyageur pour sa monture, les soins, la mise en selle. Pour les détails de la pratique équestre, n'apparaissent que l'usage des éperons et l'importance au combat des voltes et pirouettes ; mais quelques notations font entrevoir l'attachement et la confiance du cavalier pour son compagnon d'aventure.

In the course of tales, holymen's lives, sermons, epics, letters, medieval authors let us catch a glimpse on the ways of making use of horses in everyday life : horsemen's social prestige, economic restraints, problems of maintenance and pasture, training, dangers. Sometimes appear solicitude gestures of a traveller for his horse, attendance, and the difficulties of climbing on horseback or getting down. There are few notes about equestrian art : using spurs, and the importance of voltes and pirouettes when fighting. But some notations show the affection and trust of the rider for his fellow.

INDEX

Mots-clés : cheval, soins aux chevaux, Moyen Âge

AUTEUR

PASCALE BOURGAIN

école nationale des Chartres bourgainpascale@gmail.com